

## SÉQUENCE 3

### « LA POÉSIE DU MOYEN ÂGE AU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE »

#### QU'EST-CE QUE LA POÉSIE AU MOYEN ÂGE ? SOURCES, PRATIQUES ET HÉRITAGES

#### FASCICULE D'EXTRAITS DE TEXTES ET D'ŒUVRES

#### Sommaire<sup>1</sup>

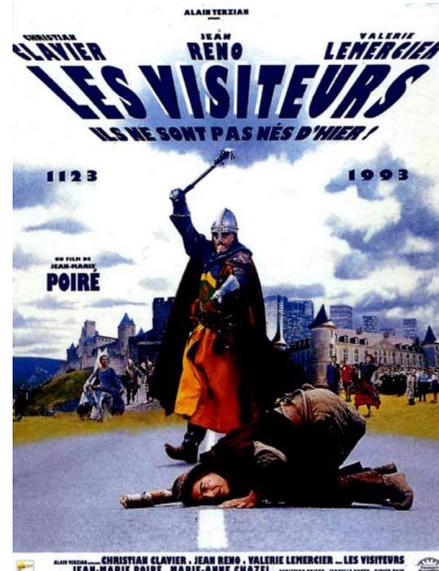
- Jean-Jacques Annaud (1943), <i>Le Nom de la Rose</i> (film, 1986)	p. 03
- Jean-Marie Poiré (1945), <i>Les Visiteurs</i> (film, 1993)	p. 03
- Giotto di Bondone (1267-1337), <i>Annonciation</i> (fresque, 1304)	p. 04
- Jan van Eyck (1390-1441), <i>Diptyque de la crucifixion et du jugement dernier</i> (peinture, 1430)	p. 04
- Jean Fouquet (1420-1481), <i>Bataille de Fontenoy-en-Puisaye en 841</i> (peinture, 1460)	p. 05
- Jean Fouquet (1420-1481), <i>Couronnement de Philippe Auguste</i> (peinture, 1460)	p. 05
- Jean Hey (fin X <sup>Ve</sup> siècle), <i>Triptyque de Moulins</i> (triptyque, fin X <sup>Ve</sup> siècle)	p. 05
- Sandro Botticelli (1445-1510), <i>La Naissance de Vénus</i> (peinture, 1484-1485)	p. 06
- Jérôme Bosch (1450-1516), <i>Le Jardin des délices</i> (triptyque, 1515)	p. 06
- Eugène Delacroix (1798-1863), <i>L'Entrée des Croisés à Constantinople</i> (peinture, 1840)	p. 07
- Edgar Degas (1834-1917), <i>Scène de guerre au Moyen Âge</i> (peinture, 1865)	p. 07
- Frères Limbourg (1380-1416), <i>Le Mois de septembre</i> (peinture, 1415)	p. 08
- Benedeit (XII <sup>e</sup> siècle), <i>Le Voyage de saint Brandan</i> (XII <sup>e</sup> siècle)	p. 08
- Auteur anonyme du XI <sup>e</sup> siècle, <i>La Vie de saint Alexis</i> (XI <sup>e</sup> siècle)	p. 10
- Auteur anonyme du XI <sup>e</sup> siècle, <i>La Chanson de Roland</i> (1070)	p. 11
- Jean Fouquet (1420-1481), <i>La Mort de Roland</i> (peinture, 1455)	p. 12
- Marie de France (XII <sup>e</sup> siècle), 'Le Corbeau et le Renard' (1167-1189)	p. 13
- Ésope (VII <sup>e</sup> siècle av. J. C.), 'Le Corbeau et le Renard' (VII <sup>e</sup> siècle av. J. C.)	p. 14
- Jean de la Fontaine (1621-1695), 'Le Corbeau et le Renard' (1694)	p. 14
- Auteur anonyme (XII <sup>e</sup> -XIII <sup>e</sup> siècles), 'Renart se vante de ses exploits' (1175-1250)	p. 15
- Thomas d'Angleterre (XII <sup>e</sup> siècle), <i>Le Roman de Tristan</i> (1172-1176)	p. 18

<sup>1</sup> Pour précision, et en cohérence avec la charte graphique que nous retrouvons généralement, les poèmes ou extraits ou chapitres sont indiqués entre apostrophes, les sections entre guillemets et les titres des œuvres en italique. Viennent ensuite l'indication du lieu de la maison d'édition, la maison d'édition elle-même, la collection, l'année de parution de cette édition et la page précise ou le nombre de page.

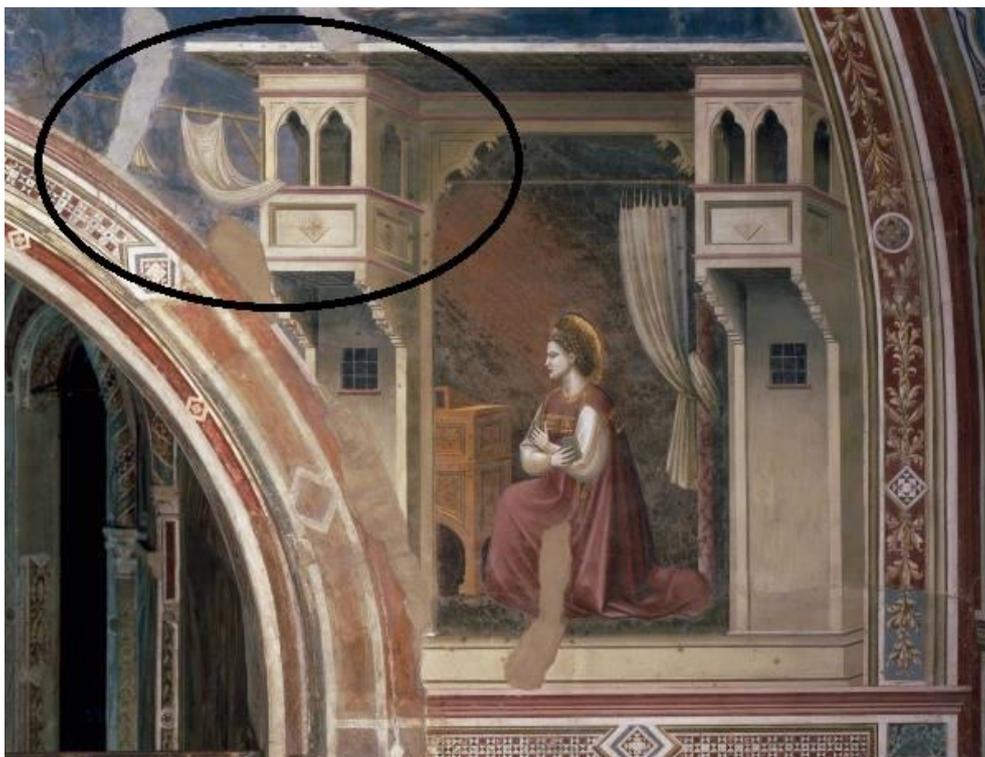
Ce qui donne alors : Prénom et Nom de l'auteur, 'Poème ou extrait ou chapitre', « Section », *Œuvre*, Lieu de la maison d'édition, Maison d'édition, « Collection », année de parution de cette édition, page précise ou nombre de page.

- Bérout (1160-1213), <i>Le Roman de Tristan</i> (1180)	p. 22
- Chrétien de Troyes (1130-1191), <i>Lancelot ou le chevalier à la charrette</i> (1176-1181)	p. 25
- Boèce (480-524), <i>La Consolation de Philosophie</i> (524)	p. 28
- Gace Brulé (1160-1213), 'Les Oiselets de mon pays' (XII ou XIIIe siècle)	p. 29
- François Villon (1431-1463), 'Ballade des pendus' (1489)	p. 31
- Joachim du Bellay (1522-1560), 'Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage' (1558)	p. 32
- Guillaume Apollinaire (1880-1918), 'Vendémiaire' (1913)	p. 33
- Gérard de Nerval (1805-1855), 'Le Chevalier Olaf' (1848)	p. 39
- Philippe Jaccottet (1925), 'Prière entre la nuit et le jour' (1957)	p. 40
- Yves Bonnefoy (1923-2016), 'Le Grand prénom' (2008)	p. 41
- William Turner (1775-1851), <i>Le Château de Dolbadern, nord du Pays de Galles</i> (peinture, 1800)	p. 44
- William Turner (1775-1851), <i>Le Château de Caernarvon</i> (peinture, 1800)	p. 44
- William Turner (1775-1851), <i>Le Château de Caernarvon</i> (peinture, 1798)	p. 44
- William Turner (1775-1851), <i>Le Château de Norham à l'aube</i> (peinture, 1845)	p. 44
- Gérard de Nerval (1805-1855), 'Fantaisie' (1853)	p. 45
- Guillaume Apollinaire (1880-1918), 'La Loreley' (1913)	p. 45
- Charles Baudelaire (1821-1867), 'Spleen' (1857)	p. 47
- Paul Éluard (1895-1952), 'Baigneuse du clair au sombre' (1926)	p. 48
- Yves Bonnefoy (1923-2016), 'Vrai nom' (1953)	p. 48
- Arthur Rimbaud (1854-1891), 'Chanson de la plus haute tour' (1872)	p. 49

Jean-Jacques Annaud (1943), *Le Nom de la Rose* (1986), adapté du roman (1980) d'Umberto Eco (1932-2016) ; Jean-Marie Poiré (1945), *Les Visiteurs* (1993).



**Giotto di Bondone (1267-1337), *Annonciation* (1304), fresque dans la chapelle Scrovegni<sup>1</sup>.**



**Jan van Eyck (1390-1441), *Diptyque de la crucifixion et du jugement dernier* (vers 1430).**



<sup>1</sup> Voir, à ce sujet, Philippe Jaccottet, « La Loggia vide », *Après beaucoup d'années* dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 2014, p. 842 et suivante.

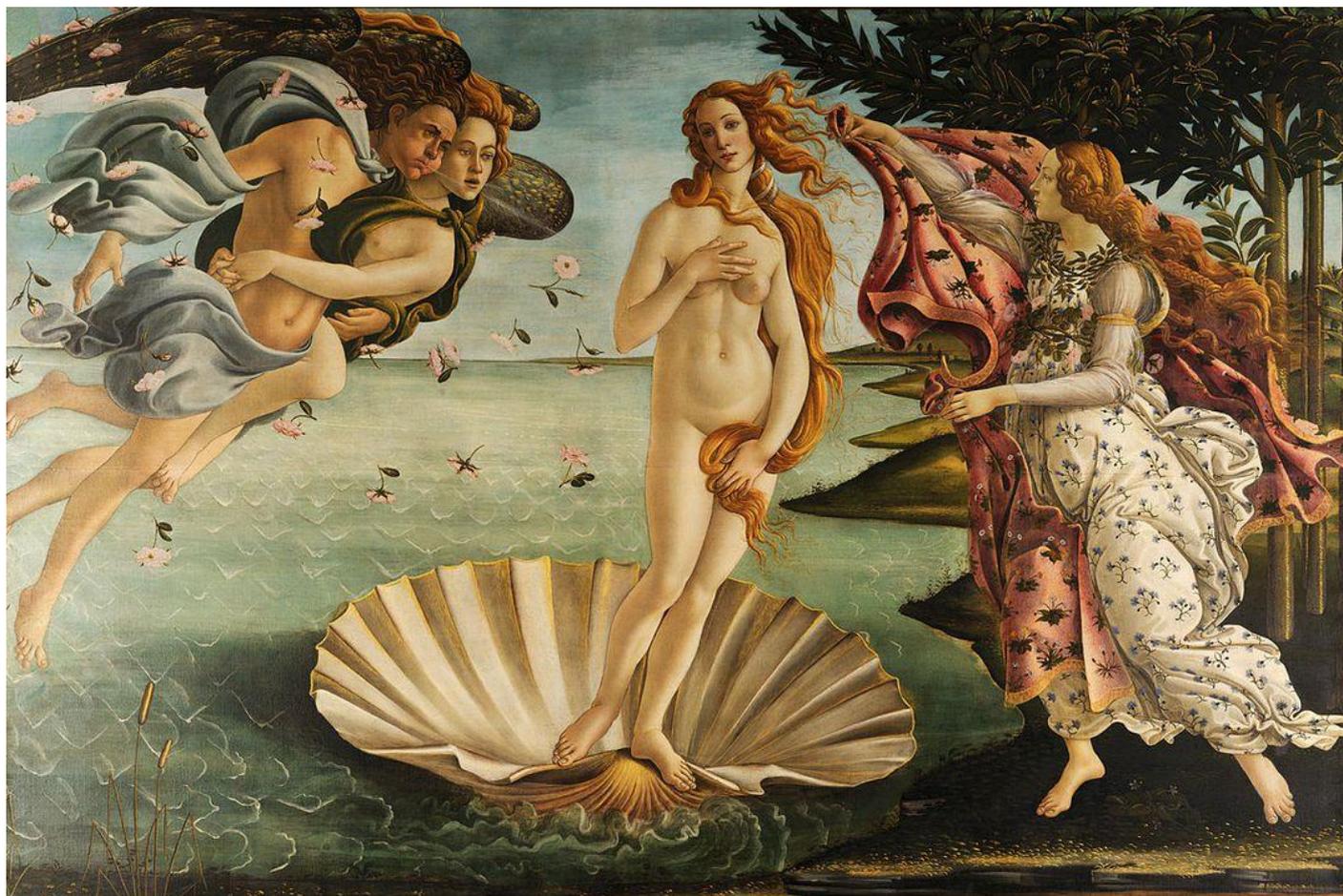
**Jean Fouquet (1420-1481), *Bataille de Fontenoy-en-Puisaye en 841 (1460) et Couronnement de Philippe Auguste (1460).***



**Jean Hey (fin XVe siècle), *Triptyque de Moulins (XVe siècle).***



**Sandro Botticelli (1445-1510), *La Naissance de Vénus* (1484-1485).**



**Jérôme Bosch (1450-1516), *Le Jardin des délices* (1515).**



**Eugène Delacroix (1798-1863), *L'Entrée des Croisés à Constantinople* (1840).**



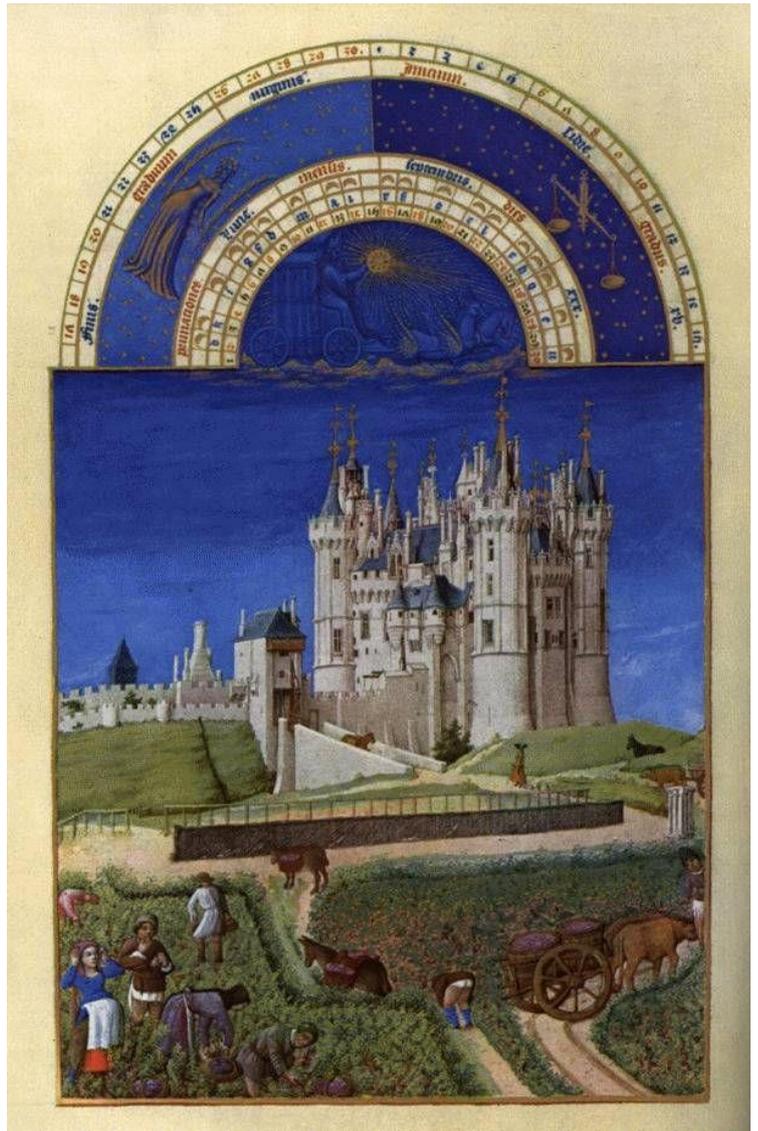
**Edgar Degas (1834-1917), *Scène de guerre au Moyen Âge* (1865).**



**Frères Limbourg (1380-1416), *Le Mois de septembre* (1415).**

**Benedeit (XII<sup>e</sup> siècle), *Le Voyage de saint Brandan* (XII<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>.**

Puis les moines ont vu un jeune homme  
venir à leur rencontre : il était très beau.  
C'est un messenger de Dieu  
qui les invite à accoster.  
A leur arrivée, il les accueille  
en les appelant chacun par leur vrai nom,  
puis il les embrasse avec tendresse ;  
il calme tous les dragons  
qu'il fait se coucher par terre,  
très humblement et sans résistance ;  
il fait retenir le glaive  
par un ange qu'il fait venir.  
La porte est ouverte :  
ils entrent tous dans la vraie gloire.  
Le jeune homme les précède  
et les guide par le Paradis.  
Ils voient une terre bien pourvue  
de beaux arbres et de rivières.  
La prairie est un jardin  
toujours joliment fleuri.  
Les fleurs y embaument  
comme il convient au séjour des saints,  
plein d'arbres et de fleurs délicieux,  
de fruits et de parfums très précieux ;  
ni ronces ni chardons  
ni orties n'y foisonnent ;  
il n'y a pas d'arbre ni d'herbe



<sup>1</sup> Benedeit, *Le Voyage de saint Brandan*, dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Romans et chroniques*, Paris, GF, Flammarion, 2003, p. 66-75.

qui n'exhale une senteur suave.

Toujours les fleurs sont épanouis et les arbres chargés de fruits  
sans tenir compte de la saison ;

c'est toujours un doux été,

les arbres fructifient et les fleurs grènent,

les bois sont giboyeux

et les fleuves regorgent de bons poissons.

Il y a des rivières où coule le lait.

Cette abondance règne partout :

les roselières exsudent du miel

grâce à la rosée qui descend du ciel.

Pas de montagne qui ne soit d'or

ni de grosse pierre qui ne vaille un trésor.

Le clair soleil ne cesse d'y briller,

aucun souffle de vent n'agite un cheveu,

aucun nuage dans le ciel ne vient

masquer la clarté du soleil.

Qui y sera n'endurera aucun mal,

il ne connaîtra jamais d'orage,

il ignorera chaud, froid et maladie,

faim, soif et privation.

Il aura en abondance tout ce qu'il souhaite.

Ce qu'il désire le plus

il n'en sera jamais privé, il en est certain ;

il l'aura toujours à sa disposition.

Brandan observe cette félicité.

Il trouve le temps très court,

absorbé par sa contemplation ;

il voudrait demeurer longtemps en ce lieu.

Le jeune homme l'a mené plus avant

et l'a informé de maintes choses :

il lui décrit en détail

les délices dont jouira chacun.

Suivi par Brandan, il gravit

un tertre aussi haut qu'un cyprès ;  
de là ils ont des visions  
qu'ils ne peuvent décrire.  
Ils voient des anges et les entendent  
se réjouir de leur venue.  
Ils écoutent leurs chants mélodieux,  
mais ne peuvent pas les supporter :  
leur nature ne saurait soutenir  
ni comprendre une telle gloire.

**Auteur anonyme du XI<sup>e</sup> siècle, *La Vie de saint Alexis* (XI<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>.**

50. Sous l'escalier où il gît sur sa natte,  
là on le nourrit des reliefs de la table.  
A grande pauvreté se réduit son haut rang ;  
cela, il ne veut pas que sa mère le sache :  
il aime plus Dieu que tout son lignage.

51. Des vivres qui lui viennent du logis,  
il retient seulement de quoi soutenir sa vie :  
s'il lui en reste, il le rend aux pauvres.  
Il n'en fait pas une réserve pour engraisser son corps ;  
mais aux plus pauvres il le donne à manger.

52. En sainte église il séjourne volontiers ;  
à chaque fête il reçoit la communion ;  
la Sainte Ecriture, voici son conseiller ;  
au service de Dieu il veut tout entier s'appliquer :  
d'aucune manière il ne veut s'en écarter.

53. Sous l'escalier où il gît et séjourne,  
là il vit dans la joie sa pauvreté.

---

<sup>1</sup> *La Vie de saint Alexis*, dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Romans et chroniques*, op.cit., p. 42-47.

Les serviteurs de son père, au service de ménage,  
lui jettent à la tête leurs lavures de vaisselle :  
il ne s'en courrouce pas ni ne les en accuse.

54. Tous l'outragent et le tiennent pour fou ;  
ils lui jettent de l'eau et mouillent son grabat.  
Ce très saint homme ne s'en courrouce en rien,  
mais il prie Dieu de le leur pardonner  
dans sa miséricorde, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

55. Là il vit ainsi pendant dix-sept ans,  
sans qu'aucun de ses parents le reconnût,  
ni que personne vît ses souffrances,  
sinon le lit où il a couché si longtemps :  
il ne peut empêcher qu'on ne le vît.

**Auteur anonyme du XI<sup>e</sup> siècle, *La Chanson de Roland* (1070)<sup>1</sup>.**

174. Roland sent que la mort le prend tout entier  
et que de sa tête elle descend vers son cœur.  
Sous un pin il est allé en courant ;  
sur l'herbe verte il s'est couché face contre terre.  
Il met sous lui son épée et l'olifant,  
il tourne sa tête du côté du peuple païen :  
il l'a fait parce qu'il veut coûte que coûte  
que Charles dise, ainsi que tous ses gens,  
du noble comte, qu'il est mort en conquérant.  
Il bat sa coulpe à petits coups répétés.  
Pour ses péchés il tend à Dieu son gant.

175. Roland sent que son temps est fini.  
Il est tourné vers l'Espagne sur un mont escarpé.

---

<sup>1</sup> *La Chanson de Roland*, dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Théâtre et poésie*, Paris, GF Flammarion, 2003, p. 131-151.

D'une main il s'est frappé la poitrine :  
« Dieu, pardon, par toute ta puissance,  
pour mes péchés, les grands et les menus,  
que j'ai commis depuis l'heure que je suis né  
jusqu'à ce jour où je suis terrassé ! »  
Il a tendu vers Dieu son gant droit.  
Des anges du ciel descendent jusqu'à lui.

176. Le comte Roland est étendu sous un pin.  
Vers l'Espagne il a tourné son visage.  
De bien des choses le souvenir lui revient,  
de tant de terres que le baron a conquises,  
de la douce France, des hommes de son lignage,  
de Charlemagne, son seigneur, qui 'a formé.  
Il ne peut s'empêcher de pleurer et de soupirer.  
Mais il ne veut pas s'oublier lui-même.  
Il bat sa coulpe et demande pardon à Dieu :  
« Père véritable qui jamais ne mentis,  
toi qui ressuscitas saint Lazare  
et qui sauvas Daniel des lions,  
sauve mon âme de tous les périls  
pour les péchés qu'en ma vie j'ai commis ! »  
Il a offert à Dieu son gant droit,  
saint Gabriel de sa main l'a pris.  
Sur son bras il tenait sa tête inclinée ;  
les mains jointes, il est allé à sa fin.  
Dieu envoya son ange Chérubin  
et saint Michel du Péril ;  
et avec eux vint saint Gabriel.  
Ils emportent l'âme du comte en paradis.



**Jean Fouquet (1420-1481), *La Mort de Roland* (1455).**

**Marie de France (XII<sup>e</sup> siècle), ‘Le Corbeau et le Renard’ (écrit entre 1167 et 1189)<sup>1</sup>.**

Le Corbeau et le Renard

Il arriva, comme c'est possible,  
que devant une fenêtre  
d'un cellier  
passa en volant un corbeau qui vit,  
à l'intérieur, des fromages  
posés sur une claie.  
Il en prit un et repartit avec sa proie.  
Un renard survint, qui le rencontra,  
très désireux  
de pouvoir manger sa part de fromage ;  
par la ruse, il veut essayer de voir  
s'il pourra tromper le corbeau.  
« Ah ! Seigneur Dieu ! » dit le renard,  
« quelle noblesse possède cet oiseau !  
Au monde il n'a pas son pareil !  
De mes yeux, je n'en ai jamais vu de si beau !  
Si son chant était aussi beau que son corps,  
il vaudrait plus que de l'or fin. »  
Le corbeau entendit ces louanges  
selon lesquelles il n'avait pas son pareil au monde.  
Il se décida à chanter :  
jamais, à chanter, il ne perdra sa gloire.  
Il ouvrit le bec et chanta :  
il laissa échapper le fromage,  
qui tomba à terre inéluctablement,  
et le renard de s'en emparer.  
Il ne se soucia plus du chant du corbeau,  
possédant le fromage qu'il convoitait.

---

<sup>1</sup> Marie de France, ‘Le Corbeau et le Renard’, dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Théâtre et poésie, op.cit.*, p. 32-41.

C'est l'histoire des orgueilleux  
qui désirent une grande renommée :  
par des flatteries et des mensonges  
on peut gagner leurs bonnes grâces ;  
ils gaspillent follement leurs biens  
à cause des flatteries mensongères des gens.

**Ésope (VII<sup>e</sup> siècle av. J. C.), 'Le Corbeau et le Renard' dans *Fables* (VII<sup>e</sup> siècle av. J. C.)<sup>1</sup>.**

165. Le Corbeau et le Renard

Un corbeau, ayant volé un morceau de viande, s'était perché sur un arbre. Un renard l'aperçut, et, voulant se rendre maître de la viande, se posta devant lui et loua ses proportions élégantes et sa beauté, ajoutant que nul n'était mieux fait que lui pour être le roi des oiseaux, et qu'il le serait devenu sûrement, s'il avait de la voix. Le corbeau, voulant lui montrer que la voix non plus ne lui manquait pas, lâcha la viande et poussa de grands cris. Le renard se précipita et, saisissant le morceau, dit : « ô corbeau, si tu avais aussi du jugement, il ne te manquerait rien pour devenir le roi des oiseaux. »

Cette fable est une leçon pour les sots.

**Jean de la Fontaine (1621-1695), 'Le Corbeau et le Renard', « Livre premier » dans *Les Fables* (1694)<sup>2</sup>.**

Fable II. Le Corbeau et le Renard  
Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
Et bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.

<sup>1</sup> Ésope, *Fables*, Paris, Les Belles Lettres, « Budé », 1927, p. 73.

<sup>2</sup> Jean de la Fontaine, 'Le Corbeau et le Renard', « Livre premier » dans *Les Fables, Œuvres complètes. Fables, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1991, p. 32.

A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie,  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.  
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.  
Le Corbeau, honteux et confus  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

**Auteur anonyme (XIIe-XIIIe siècles), 'Renart se vante de ses exploits' dans *Le Roman de Renart* (écrit entre 1175 et 1250)<sup>1</sup>.**

#### Renart se vante de ses exploits

Quittant le bois, il fila directement  
à l'essart où il vit le paysan, debout,  
qui gémissait et pleurait.  
Il se précipita vers lui  
par bonds rapides  
et lui dit : « Manant, que Dieu te garde !  
Qu'as-tu ? Pourquoi te désolé ainsi ?  
- Seigneur, je ne veux pas vous le dire  
car si je me livrais à vous,  
je ne serais guère plus avancé.  
Si je vous confiais mon désespoir,  
vous seriez incapable, par vos conseils,  
de me reconforter ou de m'aider.  
- Crétin de paysan, Dieu te maudisse !  
Tu es si stupide, je le sais bien,  
que tu n'as jamais entendu parler de moi.  
En vérité, si tu me connaissais,  
tu saurais que je peux te tirer facilement

---

<sup>1</sup> 'Renart se vante de ses exploits' dans *Le Roman de Renart*, dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Théâtre et poésie, op.cit.*, p. 107-127.

du désespoir  
et du plus profond découragement  
pour peu que je veuille m'en donner la peine.  
Je suis passé maître dans l'art de plaider  
par le grand saint Pampalion :  
à la cour de Noble le lion,  
j'ai eu à soutenir bien des causes difficiles,  
j'ai souvent converti le droit en tort  
et plus souvent encore le tort en droit :  
c'est là une pratique courant.  
On admire beaucoup d'avocats  
qui ne font qu'amuser la galerie.  
J'ai fait briser bien des têtes  
(aucune bête n'est à l'abri de mes coups),  
à l'un le cou, à l'autre la cuisse.  
Tu ignores ma puissance  
dans le mal comme dans le bien.  
Un jour, je fis descendre dans le puits  
sire Isengrin mon cher compère ;  
je l'aurais, alors, aussi bien fait à mon père.  
Ce ne fut pas bien difficile :  
je le fis mettre  
dans l'un des deux seaux d'un puits  
– ah ! la bonne face, ah ! le bon tour ! –  
Lequel se trouvait dans une abbaye de moines blancs.  
J'eus toutes les peines du monde à en sortir.  
Je risquais la mort ou la capture,  
si je n'y avais rencontré Isengin  
qui s'était appuyé au treuil  
du puits, protégé par un toit maçonné.  
Je réussis, par des propos pieux, à attendrir son cœur,  
lui faisant croire et comprendre  
que je me trouvais au Paradis.  
Il répliqua qu'il aimerait bien y être

et il eut à souffrir de ce souhait,  
car je lui appris à tomber dans l'eau.  
C'est le même Isengrin qu'avant Noël,  
au temps où l'on sale les jambons,  
j'ai fait pêcher dans un étang,  
à force d'ingéniosité et d'habileté.  
La queue était déjà  
scellée dans la glace et gelée  
qu'il ne s'était pas encore aperçu de ma ruse.  
J'ai pris, à ma grande joie,  
des quantité d'anguilles et de poissons  
dans la charrette du marchand,  
en faisant le mort au milieu du chemin,  
poussé par une faim terrible,  
et on me jeta dans la charrette  
où je pus me rassasier de poissons.  
J'emportai deux colliers  
d'anguilles fraîches et salées  
que j'utilisai ensuite pour allécher  
Isengrin, mon cher compère.  
Après mon retour, il me suivit chez moi  
où il sentit l'odeur du poisson.  
Humble, d'une voix douce et basse,  
il me supplia de lui accorder l'hospitalité.  
Je refusai tout net :  
personne ne pouvait entrer  
s'il n'était membre de notre communauté.  
Pour l'allécher et pour l'appâter  
je lui donnai un morceau d'anguille  
dont il se purlécha les babines.  
Il demanda à recevoir la tonsure  
et je lui en fis une immense, c'est vrai,  
sans utiliser ni rasoir ni ciseaux.  
Je lui arrachai brutalement le poil

avec un grand seau d'eau bouillante.  
Quelle belle tonsure ce fut là !  
Cuir et poil, tout fut entraîné  
par l'eau qui ruisselait.  
Avec sa tête et son visage à vif,  
on aurait dit un chat écorché.  
J'ai accommodé Isengrin à cette sauce-là,  
je ne mens pas,  
c'est de notoriété publique.  
J'ai trompé plus d'un habile homme,  
j'ai embobeliné plus d'un sage  
et j'ai distribué plus d'un bon conseil :  
je mérite bien mon nom de Renart. »



**Thomas d'Angleterre (XIII<sup>e</sup> siècle), *Le Roman de Tristan* (écrit entre 1172 et 1176)<sup>1</sup>.**

Tristan tressaille à cette nouvelle  
et dit à Yseut : « mon amie,  
êtes-vous certaine que c'est son navire ?  
Dites-moi donc quelle est sa voile. »  
Yseut répond : « j'en suis tout à fait sûre.  
Sachez que la voile est toute noire.  
Ils l'ont hissée et dressée bien haut  
parce que le vent leur fait défaut. »  
Alors Tristan ressent une telle douleur  
que jamais il n'en eut ni n'en aura de plus vive ;  
il se tourne vers le mur  
et dit : « que Dieu nous sauve, Yseut et moi !  
Puisque vous ne voulez venir auprès de moi,  
d'amour pour vous il me faut donc mourir.  
Je ne puis plus retenir ma vie,  
c'est pour vous que je meurs, Yseut, ma bien-aimée.

---

<sup>1</sup> Thomas d'Angleterre, *Le Roman de Tristan*, dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Romans et chroniques*, op.cit., p. 141-153.

Vous n'avez pas pitié de ma langueur,  
mais ma mort vous causera de la douleur.  
C'est pour moi, amie, un grand réconfort  
de penser que vous vous apitoierez sur ma mort. »  
Il dit trois fois : « amie Yseut » ;  
à la quatrième, il rend l'esprit.  
Alors dans la maison pleurent  
ses chevaliers, ses compagnons.  
Les cris sont forts, les plaintes grandes ;  
chevaliers et hommes d'armes accourent  
et portent le corps hors du lit,  
puis le couchent sur un tissu de soie  
et le couvrent d'une étoffe ornée de cercles.  
Sur la mer, le vent s'est levé  
et frappe le creux de la voile ;  
il pousse le bateau jusqu'au rivage.  
Yseut est descendue du navire,  
elle entend les lamentations dans la rue,  
les cloches des églises et des chapelles,  
demande aux gens ce qui se passe,  
pourquoi ces sonneries de cloches  
et pourquoi ces pleurs.  
Un vieillard lui répond alors :  
« Chère dame, par Dieu,  
nous ressentons une telle peine  
que jamais personne n'en éprouva de plus forte.  
Tristan le vaillant, le noble, est mort.  
Il était le réconfort de tous les habitants du royaume.  
Il était généreux envers les malheureux  
et portait secours à ceux qui souffraient.  
Il vient de mourir dans son lit  
d'une blessure qu'il avait reçue dans le corps.  
Jamais un aussi grand malheur  
n'est arrivé dans ce pays. »

Dès qu'Yseut entend la nouvelle,  
de chagrin, elle ne peut prononcer un mot.  
Sa mort la plonge dans une telle douleur  
qu'elle avance dans la rue sans manteau,  
précédant tout le monde jusqu'au palais.  
Les Bretons n'avaient jamais vu  
une femme d'une telle beauté ;  
ils de demandent par la cité  
d'où elle vient et qui elle peut être.  
Yseut se dirige là où elle voit le corps,  
elle se tourne vers l'orient  
et prie pour lui avec ferveur :  
« ami Tristan, dès lors que je vous vois mort,  
il est juste que je ne vive pas davantage.  
Vous êtes mort par amour pour moi,  
et je meurs, ami, de tendresse pour vous  
puisque je n'ai pu arriver à temps. »  
Elle va alors se coucher près de lui,  
elle le prend dans ses bras puis s'étend ;  
c'est ainsi qu'elle rend son esprit.

« Vous êtes mort par amour pour moi,  
et je meurs, ami, de tendresse pour vous  
puisque je n'ai pu arriver à temps  
pour vous guérir, vous et votre mal.  
Ami, ami, de votre mort  
jamais rien ne pourra m'apporter réconfort,  
ni joie, ni bonheur, ni plaisir.  
Maudite soit cette tempête  
qui me fit, ami, demeurer si longtemps  
en mer que je n'ai pu venir jusqu'à vous !  
Si j'étais arrivée à temps,  
je vous aurais rendu la vie, mon ami,  
et je vous aurais parlé tendrement

de l'amour qui nous a unis :  
j'aurais déploré notre sort,  
notre joie, nos plaisirs,  
les peines et la grande douleur  
qui ont marqué notre amour ;  
je vous aurais rappelé cela,  
je vous aurais embrassé et étreint.  
Si je n'ai pu vous guérir,  
puissions-nous donc mourir ensemble !  
Puisque je n'ai pu venir à temps,  
que je n'ai pas su votre accident,  
que je suis arrivée après votre mort,  
je trouverai le réconfort dans le même breuvage.  
A cause de moi vous avez perdu la vie,  
et j'agirai en véritable amie :  
de la même manière, je veux mourir pour vous. »  
Elle le prend sans ses bras et s'étend près de lui,  
elle lui baise la bouche et le visage,  
et le tient étroitement enlacé,  
elle s'étend corps contre corps, bouche contre bouche,  
c'est ainsi qu'elle rend l'esprit  
et meurt à ses côtés  
de la douleur d'avoir perdu son ami.  
Tristan mourut de désir pour elle,  
Yseut, qui n'a pu arriver à temps.  
Tristan mourut par amour pour elle  
et la belle Yseut de tendresse pour lui.

**Béroul (1160-1213), *Le Roman de Tristan* (1180)<sup>1</sup>.**

Le roi a fait seller son cheval,  
il ceint son épée et maintes fois déplore  
en lui-même la trahison  
de Tristan qui lui a pris  
la belle Yseut au clair visage  
avec laquelle il s'est enfui.  
S'il les trouve, menace-t-il,  
il ne manquera pas de leur faire du mal.  
Le roi est vraiment résolu  
à les détruire : quel malheur !  
Il sort de la ville  
et dit qu'il préfère être pendu  
plutôt que de ne pas tirer vengeance de ceux  
qui lui ont infligé un tel outrage.  
Il est arrivé à la Croix où l'attend le forestier ;  
il lui dit de se dépêcher  
et de le mener au plus court.  
Ils pénètrent dans les bois ombreux.  
L'espion précède le roi ;  
le roi le suit, confiant  
dans l'épée qu'il a ceinte  
et dont il a donné force coups.  
Il se montre très présomptueux,  
car, si Tristan était éveillé,  
le neveu affronterait son oncle en un combat  
et l'un des deux serait mort avant d'en finir.  
Le roi Marc a dit au forestier  
qu'il lui donnerait vingt marcs d'argent  
s'il le conduisait vite vers celui qui lui a causé du tort.  
Le forestier (honte à lui !)

---

<sup>1</sup> Béroul, *Le Roman de Tristan*, dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Romans et chroniques*, op.cit., p. 127-139.

dit qu'ils sont près du but.  
L'espion fait descendre le roi  
de son bon cheval gascon  
et court de l'autre côté lui tenir l'étrier ;  
ils attachent les rênes du destrier  
à la branche d'un pommier vert.  
Ils marchent un peu jusqu'au moment où ils ont vu  
la loge de feuillage, objet de leur expédition.  
Le roi délace son manteau  
dont les attaches sont en or fin.  
Le voici dévêtu : quelle noble prestance !  
Il tire l'épée hors du fourreau,  
s'avance furieux et répète  
qu'il préfère mourir s'il ne les tue pas.  
L'épée nue, il entre dans la hutte.  
Le forestier suit le roi  
en courant vite derrière lui :  
le roi lui fait signe de s'en retourner.  
Il lève son arme,  
la colère l'enflamme puis le dissipe :  
le coup allait s'abattre sur eux,  
il les aurait tués, et c'eût été un grand malheur,  
quand il vit qu'Yseut avait sa chemise,  
qu'entre eux deux il y avait un espace  
et que leurs bouches n'étaient pas jointes.  
Et quand il vit l'épée nue  
qui, entre eux deux, les séparait,  
quand il vit les braies que portait Tristan,  
le roi s'exclama : « mon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ?  
Maintenant que j'ai vu tant de marques de leur attitude,  
mon Dieu ! je ne sais plus ce que je dois faire,  
les tuer ou me retirer.  
Ils vivent dans la forêt depuis bien longtemps.  
J'ai tout lieu de croire, si j'ai du bon sens,

que s'ils s'aimaient d'un amour coupable,  
ils ne porteraient plus de vêtements,  
entre eux deux il n'y aurait pas une épée,  
et ils se comporteraient d'une autre manière.  
J'avais l'intention de les tuer :  
je ne les toucherai pas, je réfrénerai ma colère.  
Ils n'éprouvent pas d'amour coupable dans leurs cœurs.  
Je ne frapperai aucun d'eux. Ils sont endormis :  
si je les touchais,  
je commettrais une très grave faute :  
si je réveille cet homme qui dort,  
et s'il me tue ou si je le tue,  
on en parlera ignominieusement.  
Je leur laisserai de tels signes,  
avant qu'ils ne s'éveillent,  
qu'ils pourront être sûrs et certains  
qu'ils ont été découverts pendant leur sommeil  
et qu'on a eu pitié d'eux,  
que je ne veux pas les tuer,  
ni moi ni personne dans mon royaume.  
Je vois au doigt de la reine  
la bague ornée d'une émeraude  
que je lui ai donnée autrefois (elle est de grande valeur),  
et de mon côté j'ai un anneau qui lui a appartenu ;  
je lui ôterai du doigt la bague que je lui ai donnée.  
J'ai aussi avec moi une paire de gants de vair  
qu'elle a apportée avec elle d'Irlande.  
Je veux en protéger son visage contre le rayon de soleil  
qui le brûle et lui donne chaud ;  
et au moment de partir,  
je prendrai l'épée qui se trouve entre eux deux  
et qui décapita le Morholt. »  
Le roi a délié ses gants,  
il regarde le couple endormi,

avec ses gants il protège délicatement  
Yseut du rayon qui descend sur elle.  
Il remarque l'anneau a son doigt  
et le retire doucement, sans faire bouger le doigt.  
La première fois la bague avait été mise avec difficulté ;  
que l'anneau glisse sans effort ;  
le roi réussit parfaitement à le retirer.  
L'épée qui se trouve entre eux deux,  
il l'ôte doucement et met la sienne à la place.  
Il sort de la hutte,  
rejoint son cheval qu'il enfourche ;  
il dit au forestier de s'enfuir,  
qu'il s'en tourne et disparaisse !  
Le roi s'en va, les laissant endormis.

**Chrétien de Troyes (1130-1191), *Lancelot ou le chevalier à la charrette* (écrit entre 1176-1181)<sup>1</sup>.**

Quand la demoiselle aperçut la source et sa margelle, elle voulut empêcher le chevalier de les voir ; alors elle prit un autre chemin. Et lui qui goûtait et savourait ses agréables pensées ne se rendit pas compte tout de suite qu'elle l'écartait du chemin ; mais quand il s'en aperçut, il craignit d'avoir été trompé, pensant qu'elle s'écartait et sortait de son chemin pour éviter quelque danger : « arrêtez, demoiselle, fait-il. Vous vous trompez de chemin. Venez par ici ; on n'a jamais, je pense, pris la bonne direction en sortant de ce chemin-ci. – Seigneur, nous marcherons mieux par ici, répond la jeune fille, je le sais bien. – Je ne sais, reprend-il, quelle est votre idée, mais vous pouvez bien voir que c'est ici le chemin battu ; je m'y suis engagé et je ne vais pas maintenant prendre une autre direction. Allons, s'il vous plaît, venez par ici car je vais continuer par cette route. » Alors, en marchant, ils s'approchent de la margelle et le peigne est en vue : « ah ! vraiment, que je me souviens, fait le chevalier, je n'ai jamais vu un aussi beau peigne que celui-ci. – Donnez-le-moi, fait la jeune fille. – Volontiers, demoiselle. » Alors il se baisse et le prend. Une fois qu'il l'a dans ses mains, il le regarde longuement, et contemple les cheveux. Et elle se met à rire. Comme il le remarque, il lui demande de bien vouloir lui dire pourquoi elle a ri et elle répond : « n'en parlez pas. Je ne vous en dirai rien pour le moment. – Pourquoi ? – Parce que je n'en ai pas envie. » Sur cette réponse il la conjure avec la conviction d'un homme pour qui entre ami et amie, dans un sens ou dans l'autre, il ne peut y avoir de

---

<sup>1</sup> Chrétien de Troyes, *Lancelot ou le chevalier à la charrette* dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1994, p. 540-545.

parjure en aucune façon : « si vous aimez quelqu'un de tout votre cœur, je vous conjure, vous requiers et vous prie en son nom que vous ne m'en cachiez plus la raison. – Vous mettez trop de garanties à votre appel, dit-elle ; soit, je vais vous le dire, sans la moindre trace de mensonge : si j'ai quelque connaissance, ce peigne, que je sache, appartenait à la reine. Croyez-moi, les cheveux que vous voyez, si beaux, si clairs, et si brillants, sur le peigne qui les a retenus, viennent de la chevelure de la reine. Ils n'ont certainement pas poussé dans un autre herbage. – Ma foi, lui répondit le chevalier, il y a beaucoup de reines et de rois. De quelle reine voulez-vous parler ? – Ma foi, seigneur, de la femme du roi Arthur. » En entendant cette révélation le chevalier eut une faiblesse et dut s'appuyer devant lui à l'arçon de la selle, ce que voyant la demoiselle resta stupéfaite et ébahie, craignant de le voir tomber. Ne la blâmez pas si elle eut peur, car elle pensa qu'il était évanoui. Autant dire qu'il l'était, il s'en fallait de peu, avec la douleur qu'il avait au cœur ; il en perdit même l'usage de la parole et ses couleurs pendant un long moment. Alors la jeune fille descendit de cheval et elle courut aussi vite qu'elle put pour le retenir et lui porter secours, ne voulant pour rien au monde le voir tomber à terre. A sa vue il se sentit tout honteux et lui demanda : « pour quelle raison êtes-vous venue me trouver ici ? » N'allez pas penser que la demoiselle lui ait avoué la vraie raison, car il en aurait eu honte et angoisse. Il aurait été blessé et gêné si on lui avait révélé la vérité. Aussi, se gardant de laisser transparaître cette vérité, elle lui dit en pesant ses mots : « seigneur, je suis venue chercher ce peigne, et c'est pour cela que j'ai mis pied à terre ; j'en avais une telle envie que je n'ai eu de cesse que je l'eusse. » Et lui qui voulait bien qu'elle ait le peigne le lui donne, mais il en retire les cheveux si doucement qu'il n'en rompt aucun. Jamais on ne verra de regard d'homme honorer à ce point un objet, quand il commence à leur manifester son adoration : il les caressa plus de cent mille fois, de ses yeux, de sa bouche, de son front, de son visage. Il leur fait fête de toutes les façons ; c'est son bonheur, c'est sa richesse. Sur son sein, près du cœur, il les glisse entre sa chemise et sa chair. Il ne les aurait pas cédés pour un plein chariot d'émeraudes ou d'escarboucles. Il n'avait plus peur d'attraper d'ulcère ou d'autre maladie. Fi du diamargariton, de la pleuriche et de la thériaque, et même des prières à saint Martin et à saint Jacques ! Maintenant il avait tellement foi en ces cheveux qu'il n'avait plus besoin d'autre aide. Mais quel était donc le pouvoir de ces cheveux ? On va me prendre pour un menteur et pour un sot si j'en dis la vérité. Tout ce qui peut s'accumuler aux grands jours de la foire du Lendit, le chevalier ne voudrait pas l'avoir à la place de ces cheveux qu'il a trouvés. Et si vous insistez pour savoir toute la vérité, l'or cent mille fois purifié, cent mille fois fondu, semblerait plus obscur que la nuit comparée à une belle journée d'été si, après les avoir rapprochés, on le comparait à ces cheveux. Mais pourquoi retarder encore mon histoire ? la jeune fille se remet vite en selle avec le peigne qu'elle emporte ; et le chevalier est transporté de joie à cause des cheveux qu'il garde sur sa poitrine. Après la plaine ils arrivent à une forêt et prennent un chemin de traverse qui va en se rétrécissant. Ils sont obligés d'avancer l'un derrière l'autre, puisqu'il n'est absolument plus possible de

mener deux cheveux de front. La jeune fille avance devant son hôte à vive allure et sans changer de direction. À l'endroit où le passage était le plus étroit, ils voient arriver un chevalier. La demoiselle l'a tout de suite reconnu, du plus loin qu'elle l'a aperçu. Alors elle dit : « seigneur chevalier, voyez-vous celui qui vient à notre rencontre tout armé et prêt pour la bataille ? Il pense à coup sûr m'emmener avec lui sans rencontrer de résistance. Je sais bien que c'est cela qu'il pense, car il m'aime, ce en quoi il



n'est pas raisonnable ; en personne et par des messagers il me prie d'amour depuis bien longtemps. Mais mon amour lui est interdit, car je ne pourrais l'aimer à aucun prix. Par Dieu le secourable, je préférerais mourir que d'avoir avec lui des rapports amoureux quels qu'ils soient. Je sais bien qu'il éprouve pour le moment une joie aussi grande, des transports aussi violents que s'il m'avait déjà à sa disposition. Mais maintenant je vais voir ce que vous allez faire ; maintenant on va juger si vous êtes capable de prouesse. Maintenant je vais voir, maintenant on va juger si d'être escortée par vous suffira à mon salut. Si vous pouvez me protéger, alors je dirai sans mentir que vous êtes un preux, d'une très grande valeur. – Allez, allez ! » lui répondit-il. Et ces mots ont autant de force que s'il avait dit : « peu m'importe, vous vous inquiétez pour rien, quoi que vous m'ayez dit. »

\* \* \*

Pour pousser plus loin et saisir l'héritage littéraire laissé par un simple détail, par un objet du quotidien poétisé, une courte note du poète Philippe Jaccottet (1925) datant de juillet 1994 :

Dans *Le Chevalier à la charrette* de Chrétien de Troyes, le peigne de la reine oublié au bord de la fontaine – comme s'il n'avait plus que de l'eau à peigner. L'ambre, l'absence. L'ambre et l'eau pure. Voilà, comme dans la note précédente, des parages où j'aime errer.<sup>1</sup>

\* \* \*

---

<sup>1</sup> Philippe Jaccottet, *La Semaïson. Carnets 1980-1994* dans *Œuvres, op.cit.*, p. 991.

## **Boèce (480-524), *La Consolation de Philosophie* (524)<sup>1</sup>.**

Pendant que je ressassais, silencieux, ces vers en moi-même et que je confiais à mon style<sup>2</sup> le soin de tracer ma plainte larmoyante, je vis apparaître à mes côtés, au-dessus de ma tête, une femme dont l'aspect inspirait la plus grande vénération : elle avait des yeux ardents et plus perçants que la vision du commun des hommes, son teint était vif et sa vigueur inépuisable, bien qu'elle fût si chargée de siècles qu'il était impossible de la croire de notre temps. Sa taille était difficile à distinguer, car tantôt elle se maintenait dans les mensurations du commun des hommes, tantôt le sommet de sa tête semblait frapper le ciel et comme elle se dressait fort haut, elle pénétrait aussi le ciel lui-même et trompait la vue et les regards. Ses vêtements étaient faits de fils très fins, avec un art subtil et dans une matière indestructible et, comme je l'ai appris ensuite quand elle me le révéla, elle les avait elle-même tissés de ses propres mains ; quant à leur apparence, comme d'ordinaire les portraits enfumés des ancêtres, elle était obscurcie par un voile d'ancienneté dû à la négligence. On lisait en grec, brodés sur le bord, tout en bas un Pi, tout en haut un Thêta<sup>3</sup> et entre les deux lettres on voyait, à la manière d'une échelle, des sortes de degrés<sup>4</sup> marqués d'un signe qui permettaient l'ascension du caractère inférieur au caractère supérieur. Pourtant, des mains brutales avaient déchiré ce vêtement et arraché chacune les lambeaux qu'elle avait pu emporter. Et elle tenait de la main droite des opuscles, un sceptre de la main gauche<sup>5</sup>.

[...] Ce n'est pas autrement qu'une fois les nuées de la tristesse dissipées, je puisai la lumière du ciel et recouvrai mes esprits pour connaître le visage de celle qui me soignait. Ainsi, quand j'eus tourné mes regards vers elle et l'eus fixée des yeux, je reconnus ma nourrice, dont j'avais dès ma jeunesse honoré le foyer : Philosophie.

---

<sup>1</sup> Boèce, *La Consolation de Philosophie*, Paris, Le Livre de poche, « Lettres gothiques », 2005, p. 47 et 53.

<sup>2</sup> Poinçon dont se servaient les Anciens pour écrire sur les tablettes de cire.

<sup>3</sup> Pi est l'initiale en grec de « philosophie pratique » et thêta l'initiale de « philosophie théorique », c'est-à-dire contemplative.

<sup>4</sup> Les degrés de cette échelle sont les quatre sciences mathématiques : l'arithmétique, la géométrie, la musique (étude de l'harmonie des sons) et l'astronomie.

<sup>5</sup> Des livres de philosophie dans la main droite et un sceptre dans la main gauche, c'est-à-dire, symboliquement, la puissance de ces livres.

**Gace Brulé (1160-1213), ‘Les Oiselets de mon pays’ (XII ou XIIIe siècle)<sup>1</sup>.**

Les Oiselets de mon pays

I. Les oiselets de mon pays,  
je les ai entendus en Bretagne.  
À écouter leur chant, je crois bien  
que dans ma douce Champagne  
jadis je les entendis,  
si je ne me trompe pas.  
Ils m’ont plongé en un si doux penser  
que j’ai entrepris une chanson  
dans l’espoir d’obtenir  
ce qu’Amour m’a toujours promis.

II. En une longue attente, je languis  
sans trop me plaindre.  
J’y perds le goût du jeu et du rire  
car celui qu’Amour torture  
n’est attentif à rien d’autre.  
De corps et de visage,  
je me trouve si souvent bouleversé  
que j’ai l’air d’un fou.  
Si d’autres trahissent Amour,  
moi, je ne lui ai jamais fait de tort.

III. Par un baiser, elle m’a volé mon cœur,  
ma douce et noble dame ;  
il fut bien fou de m’abandonner  
pour celle qui me tourmente.  
Hélas ! je n’ai rien senti,  
quand il m’a quitté ;  
elle me l’a volé si doucement

---

<sup>1</sup> Gace Brulé, ‘Les Oiselets de mon pays’, dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Théâtre et poésie, op.cit.*, p. 400-409.

qu'elle suscite le désir de mon cœur fou,  
mais jamais elle n'aura pitié de moi.

IV. Ce seul baiser, dont je me souviens tant,  
il me semble, en ma pensée,  
qu'il n'est pas un instant, ô trahison !,  
où je ne le sente sur mes lèvres.

Quand elle permet,  
Dieu ! ce dont je parle,  
que ne m'a-t-elle protégé de la mort !  
Elle sait bien que je me tue  
dans cette longue attente  
qui rend mon visage blême et pâle.

V. J'en perds ainsi le goût du rire et du jeu,  
et je meurs de désir ;  
Amour me fait très souvent  
payer cher sa compagnie.  
Hélas ! je n'ose pas aller près d'elle,  
car mon air insensé  
me fait condamner par les hypocrites soupirants.  
Je meurs quand je les vois lui parler,  
car aucun d'eux ne peut trouver  
en elle une ombre de perfidie.



## François Villon (1431-1463), 'Ballade des pendus' (1489)<sup>1</sup>.

### Ballade des pendus

Frères humains qui après nous vivez,  
n'ayez pas les cœurs contre nous endurcis,  
car, si vous avez pitié de nous, pauvres malheureux,  
Dieu en aura plus tôt de vous miséricorde.  
Vous nous voyez ici attachés, cinq, six :  
quant à la chair que nous avons trop nourrie,  
elle est depuis longtemps détruite et pourrie,  
et nous, les os, devenons cendre et poussière.  
Que de notre malheur personne ne se rie,  
mais priez Dieu qu'il nous veuille tout absoudre.

Si nous vous appelons frères, vous ne devez pas  
en avoir du dépit, quoiqu'on nous ait tués  
par justice. Toutefois, vous savez  
que tous les hommes n'ont pas ferme raison.  
Excusez-nous, puisque nous sommes trépassés,  
auprès du fils de la Vierge Marie,  
afin que sa grâce ne soit pas pour nous tarie,  
nous préservant de la foudre de l'Enfer.  
Nous sommes morts, que nul ne nous tourmente,  
mais priez Dieu qu'il nous veuille tous absoudre.

La pluie nous a lessivés et lavés,  
et le soleil desséchés et noircis.  
Pies et corbeaux nous ont creusé les yeux  
et arraché la barbe et les sourcils.  
Jamais, à nul moment, nous ne sommes en repos :  
de ci, de là, comme le vent varie,

---

<sup>1</sup> François Villon, 'Ballade des pendus', dans Jean Dufournet et Claude Lachet, *La Littérature française du Moyen Âge. Théâtre et poésie, op.cit.*, p. 531-553.

Pour aller plus loin, lire Henri Michaux, 'Avenir', « Poèmes », *Lointain intérieur*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1963, p. 102-105.

à son gré, sans cesse, il nous charrie,  
plus becquetés par les oiseaux que dés à coudre.  
Ne soyez donc pas de notre confrérie,  
mais priez Dieu qu'il nous veuille tous absoudre.

Prince Jésus qui a sur tous puissance,  
empêche que l'Enfer ne soit notre seigneur :  
n'ayons rien à faire ni à solder avec lui.  
Hommes, ici point de plaisanterie,  
mais priez Dieu qu'il nous veuille tous absoudre.

**Joachim du Bellay (1522-1560), 'Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage...' dans *Les Regrets* (1558)<sup>1</sup>.**

XXXI.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy là qui conquit la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminee, et en quelle saison  
Rvoiray-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,  
Que des palais Romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,

Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,  
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin :  
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

---

<sup>1</sup> Joachim du Bellay, 'XXXI. Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage...', *Les Regrets*, Paris, GF Flammarion, 1994, p. 75-76.

**Guillaume Apollinaire (1880-1918), 'Vendémiaire' dans *Alcools* (1913)<sup>1</sup>.**

Vendémiaire

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi  
Je vivais à l'époque où finissaient les rois  
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes  
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre  
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres  
Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut  
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux  
De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres  
En rentrant à Auteuil j'entendis une voix  
Qui chantait gravement se taisant quelquefois  
Pour que parvint aussi sur les bords de la Seine  
La plainte d'autres voix limpides et lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris  
Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde  
Venez toutes couler dans ma gorge profonde  
Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris  
Vendangeait le raisin le plus doux de la terre  
Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes  
Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants  
Ces grappes de nos sens qu'enfanta le soleil  
Se sacrifient pour te désaltérer trop avide merveille

<sup>1</sup> Guillaume Apollinaire, 'Vendémiaire', *Alcools*, Paris, Gallimard, Poésie, 1920, p. 136-142.

Nous t'apportons tous les cerveaux les cimetières les murailles  
Ces berceaux pleins de cris que tu n'entendras pas  
Et d'amont en aval nos pensées ô rivières  
Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées  
Aux doigts allongés nos mains les clochers  
Et nous t'apportons aussi cette souple raison  
Que le mystère clôt comme une porte la maison  
Ce mystère courtois de la galanterie  
Ce mystère fatal fatal d'une autre vie  
Double raison qui est au delà de la beauté  
Et que la Grèce n'a pas connue ni l'Orient  
Double raison de la Bretagne où lame à lame  
L'océan châtre peu à peu l'ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaîment

Ô Paris nous voici boissons vivantes  
Les viriles cités où dégoisent et chantent  
Les métalliques saints de nos saintes usines  
Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les nuées  
Comme fit autrefois l'Ixion mécanique  
Et nos mains innombrables  
Usines manufactures fabriques mains  
Où les ouvriers nus semblables à nos doigts  
Fabriquent du réel à tant par heure  
Nous te donnons tous cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de Fourvières  
Tissaient un ciel nouveau avec la soie des prières

Désaltère toi Paris avec les divines paroles  
Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent  
Toujours le même culte de sa mort renaissant  
Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang

Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur  
Un enfant regarde les fenêtres s'ouvrir  
Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrir

Les villes du Midi répondirent alors

Noble Paris seule raison qui vis encore  
Qui fixes notre humeur selon ta destinée  
Et toi qui te retires Méditerranée  
Partagez-vous nos corps comme on rompt des hosties  
Ces très hautes amours et leur danse orpheline  
Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un râle infini qui venait de Sicile  
Signifiait en battement d'ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés  
Et ces grappes de morts dont les grains allongés  
Ont la saveur du sang de la terre et du sel  
Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel  
Obscurci de nuées faméliques  
Que caresse Ixion le créateur oblique  
Et où naissent sur la mer tous les corbeaux d'Afrique  
Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille  
L'avenir et la vie dans ces treilles s'ennuyent

Mais où est le regard lumineux des sirènes  
Il trompa les marins qu'aimaient ces oiseaux-là  
Il ne tournera plus sur l'écueil de Scylla  
Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face  
Visages de la chair de l'onde de tout  
Ce que l'on peut imaginer

Vous n'êtes que des masques sur des faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives  
Et les noyés flottant sur son onde nouvelle  
Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives  
Elles dirent adieu au gouffre et à l'écueil  
À leurs pâles époux couchés sur les terrasses  
Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil  
Les suivirent dans l'onde où s'enfoncent les astres

Lorsque la nuit revint couverte d'yeux ouverts  
Errer au site où l'hydre a sifflé cet hiver  
Et j'entendis soudain ta voix impérieuse  
Ô Rome  
Maudire d'un seul coup mes anciennes pensées  
Et le ciel où l'amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre de la croix  
Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican  
Macèrent dans le vin que je t'offre et qui a  
La saveur du sang pur de celui qui connaît  
Une autre liberté végétale dont tu  
Ne sais pas que c'est elle la suprême vertu

Une couronne de trirègne est tombée sur les dalles  
Les hiérarques la foulent sous leurs sandales  
Ô splendeur démocratique qui pâlit  
Vienne la nuit royale où l'on tuera les bêtes  
La louve avec l'agneau l'aigle avec la colombe  
Une foule de rois ennemis et cruels  
Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle  
Sortiront de la terre et viendront dans les airs  
Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence  
C'est l'Europe qui prie nuit et jour à Coblenche  
Et moi qui m'attardais sur le quai à Auteuil  
Quand les heures tombaient parfois comme les feuilles  
Du cep lorsqu'il est temps j'entendis la prière  
Qui joignait la limpidité de ces rivières

Ô Paris le vin de ton pays est meilleur que celui  
Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord  
Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible  
Mes grappes d'hommes forts saignent dans le pressoir  
Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe  
Parce que tu es beau et que seul tu es noble  
Parce que c'est dans toi que Dieu peut devenir  
Et tous mes vigneron dans ces belles maisons  
Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux eaux  
Dans ces belles maisons nettement blanches et noires  
Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire  
Mais nous liquides mains jointes pour la prière  
Nous menons vers le sel les eaux aventurières  
Et la ville entre nous comme entre des ciseaux  
Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux eaux  
Dont quelque sifflement lointain parfois s'élance  
Troublant dans leur sommeil les filles de Coblenche

Les villes répondaient maintenant par centaines  
Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines  
Et Trèves la ville ancienne  
À leur voix mêlait la sienne  
L'univers tout entier concentré dans ce vin  
Qui contentait les mers les animaux les plantes  
Les cités les destins et les astres qui chantent  
Les hommes à genoux sur la rive du ciel  
Et le docile fer notre bon compagnon

Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-même  
Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front  
L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante  
Tous les noms six par six les nombres un à un  
Des kilos de papier tordus comme des flammes  
Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements  
Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment  
Des armées rangées en bataille  
Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres  
Au bord des yeux de celle que j'aime tant  
Les fleurs qui s'écrient hors de bouches  
Et tout ce que je ne sais pas dire  
Tout ce que je ne connaîtrai jamais  
Tout cela tout cela changé en ce vin pur  
Dont Paris avait soif  
Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles  
Végétation Accouplements musiques éternelles  
Mouvements Adorations douleur divine  
Mondes qui vous ressemblez et qui nous ressemblez  
Je vous ai bu et ne fus pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers  
Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris  
Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s'achevait lentement

Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine

Les étoiles mouraient le jour naissait à peine

**Gérard de Nerval (1805-1855), 'Le Chevalier Olaf' dans *Les Poésies de Henri Heine (1848)*<sup>1</sup>.**

I.

Devant le dôme se tiennent deux hommes, portant tous deux des manteaux rouges ; l'un est le roi, l'autre est le bourreau.

Et le roi dit au bourreau : – Au chant des prêtres, je vois que la cérémonie va finir ; tiens prête ta bonne hache.

Les cloches sonnent, les orgues ronflent, et le peuple s'écoule de l'église. Au milieu du cortège bigarré sont les nouveaux époux en costume d'apparat.

L'une est la fille du roi : elle est triste, inquiète, pâle comme une morte ; l'autre est sire Olaf, qui marche avec assurance et sérénité : sa bouche vermeille sourit.

Et, avec le sourire sur ses lèvres vermeilles, il dit au roi, sombre et soucieux : « je te salue, beau-père ; c'est aujourd'hui que je dois te livrer ma tête.

« Je dois mourir aujourd'hui... Oh ! laisse-moi vivre seulement jusqu'à minuit, afin que je fête mes noces par un festin et par des danses.

« Laisse-moi vivre, laisse-moi vivre jusqu'à ce que le dernier verre soit vidé, jusqu'à ce que la dernière danse soit dansée... Laisse-moi vivre jusqu'à minuit. »

Et le roi dit au bourreau : « nous octroyons à notre gendre la prolongation de sa vie jusqu'à minuit... Tiens prête ta bonne hache. »

II.

Sire Olaf est assis au banquet de ses noces, il vide son dernier verre ; l'épousée s'appuie sur son épaule et gémit. – Le bourreau se tient devant la porte.

Le bal commence, et sire Olaf étreint sa jeune femme, et, dans une valse emportée, ils dansent à la lueur des flambeaux la dernière danse. – Le bourreau se tient devant la porte.

Les violons jettent des sons joyeux, les flûtes soupirent tristes et inquiètes ; les spectateurs ont le cœur serré en voyant danser les deux époux. – Le bourreau se tient devant la porte.

Et, tandis qu'ils dansent dans la salle resplendissante, sire Olaf murmure à l'oreille de sa femme : « tu ne sais pas combien je t'aime ! Il fera si froid dans le tombeau ! » – Le bourreau se tient devant la porte.

---

<sup>1</sup> Gérard de Nerval, 'Le Chevalier Olaf', *Les Poésies de Henri Heine* dans *Lénore et autres poésies allemandes*, Paris, Gallimard, « Poésie », 2005, p. 221-222.

### III.

« Sire Olaf, il est minuit ; ta vie est écoulée ! Tu la perds en expiation d'avoir suborné une fille de roi. »

Les moines murmurent les prières des agonisants ; l'homme au manteau rouge attend, armé de sa hache brillante, auprès du noir billot.

Sire Olaf descend le perron de la cour, où luisent des torches et des épées.

Un sourire voltige sur les lèvres vermeilles du chevalier, et, de sa bouche souriante, il dit :

« Je bénis le soleil, je bénis la lune et les astres qui étoilent le ciel. Je bénis aussi les petits oiseaux qui gazouillent dans l'air.

« Je bénis la mer, je bénis la terre et les fleurs qui émaillent les prés ; je bénis les violettes, elles sont aussi douces que les yeux de mon épousee.

« Ô les doux yeux de mon épousee, les yeux couleur de violettes, c'est par eux que je meurs !... Je bénis aussi le feuillage embaumé du sureau sous lequel tu t'es donnée à moi. »

#### **Philippe Jaccottet (1925), 'Prière entre la nuit et le jour' dans *L'Ignorant* (1957)<sup>1</sup>.**

##### Prière entre la nuit et le jour

À l'heure vague où les fantômes en grand nombre  
se pressent contre les fenêtres, ameutés  
par une hésitation entre le jour et l'ombre  
et menaçant de leurs murmures la clarté,

un homme prie : à ses côtés est étendue  
la très belle guerrière désarmée et nue ;  
non loin repose l'héritier de leurs batailles,  
il tient le Temps serré dans sa main comme paille.

« Une prière dite dans la crainte, difficile  
à exaucer, surtout sans secours du dehors ;  
une prière dans l'ébranlement des villes,  
dans la fin de la guerre, dans l'afflux des morts :

« pour que l'aurore, avec sa tendresse tenace,

<sup>1</sup> Philippe Jaccottet, 'Prière entre la nuit et le jour', *L'Ignorant* dans *Œuvres, op.cit.*, p. 143.

pour que l'entrée de la lumière au ras des monts,  
comme elle éloigne la lune légère, efface  
ma propre fable, et de son feu voile mo nom. »

**Yves Bonnefoy (1923-2016), 'Le Grand prénom' dans *La Longue chaîne de l'ancre* (2008)<sup>1</sup>.**

C'étaient des sons extrêmement monotones : syllabes enchaînées chacune à la précédente sans jamais la moindre interruption, simplement parfois de légers gonflements de la matière sonore comme si une émotion s'y marquait ; et on comprenait alors qu'il y avait un appel dans la voix de cette femme, là-bas. Là-bas ? C'était loin, certainement très loin derrière le rideau d'arbres qui fermait le jardin, du côté du ciel.

Et lui, qui approchait du jardin, c'était de bien loin aussi qu'il avait entendu, qu'il écoutait, et il pressait le pas pour entendre mieux, pour arriver là d'où la voix s'élançait, ou au moins pour franchir les grilles avant qu'elle ne se tût. Mais elle continuait, semblable, était-ce sans fin, à ce qu'elle avait été depuis l'origine sans doute : diphtongues où prédominaient les *a*, les *i*, où toutefois paraissaient les autres voyelles et même, assez rarement, ce qui eût pu être une sorte d'*e*, d'*e* muet, et alors une ombre de syncope. Fatigue d'un bref instant, inquiétude ? Mais non, la grande voix se ressaisissait aussitôt.

Il trouva les grilles ouvertes, il entra, il s'avança dans l'allée – avec maintenant quelque lassitude, car il n'était qu'un enfant et il avait marché depuis je crois bien qu'il faudrait dire des heures – et le parc fut d'un coup tout autour de lui, allées sans nombre, brèves couleurs éclatantes dans les rayons drus et les ombres, parfums qui venaient à lui, accueillants, longs reflets d'eau derrière des arbres. Par où aller ? se demandait-il, mais déjà, quittant l'avenue dont le sable avait crissé sous son pas, il s'engageait entre deux buissons parmi de hautes herbes serrées. – Devant lui, derrière lui, la voix continuait d'égrener les sons, haut dans l'espace parfois, à d'autres moments près du sol. Et elle était évidemment très lointaine, mais elle pouvait aussi sembler toute proche.

Il écoute, frayant son chemin parmi les herbes, qui sont hautes, qui peuvent être des ronces, cherchant du pied un appui sur les pierres qui sont au-dessous de l'herbe, et il arrive qu'elles s'effritent, qu'elles roulent, qu'elles le fassent glisser. Il écoute, il se figure cette femme debout sur une terrasse, et elle aurait une robe rouge, et derrière elle ce seraient des colonnes, de lourdes portes sculptées, et devant elle un grand horizon de feuillages clos, troué de loin en loin d'envols d'oiseaux, de fumées.

Il écoute – mais là, tout près, il entend un tout autre bruit, celui d'une branche basse qui casse, et voici que paraît, à trois pas, une petite fille, qui a son âge. Elle porte une robe blanche qui s'élargit autour de ses pieds dont il entrevoit les bottines, bleues mais tachées du vert des herbes foulées. Ses cheveux sont en désordre, l'effet sans doute de ces fourrés dont pointent partout les ramures. Elle l'a vu, elle le regarde, étonnée à

---

<sup>11</sup> Yves Bonnefoy, « Le Grand prénom », *La Longue chaîne de l'ancre*, Paris, Mercure de France, 2008, p. 55-64.

moins que ce ne soit vaguement songeuse. Puis elle s'assied sur une pierre. Derrière elle tout un emportement du soleil, des milliers de petites taches d'ombre qui bougent parmi les feuilles qui bougent, puisqu'il y a maintenant comme un peu de brise, ce qui rend plus pressante encore l'odeur infinie du parc. Que de corolles, dans ce parfum, que de grappes légères dont la couleur aussi semble s'échapper ! Et tout cela comme une voix encore mais chuchotée, car l'autre voix là-bas s'élève toujours haut et clair dans la lumière au-dessus des arbres.

Le petit garçon regarde la petite fille. Et elle, qui dispose à son côté un petit panier, un plat recouvert d'une serviette, un flacon, des verres, continue de le regarder en silence, et de façon presque sévère. Il s'assied lui aussi, non, il se met à genoux, à deux pas d'elle.

« Qu'est-ce que c'est ? lui demande-t-il ?

- Qu'est-ce que c'est quoi ?

- Cette voix là-bas, tout ce qu'elle dit ? »

La petite fille le regarde avec toujours plus d'attention. Un léger pli d'étonnement paraît sur son front. On ne sait si elle va rire ou si elle est triste.

« Elle ne dit rien, cette voix. Elle m'appelle.

- Elle t'appelle ?

- Oui, c'est mon nom. Et elle, c'est ma servante, qui a été ma nourrice. Je suis la fille du roi. Et je suis sortie ce matin, je ne sais pourquoi, du jardin du palais du roi mon père. Là-bas, de l'autre côté des grands arbres, c'est le jardin. Ici, c'est peut-être aussi le jardin mais entre là-bas et ici il y a un très long grillage, que l'on m'a toujours dit de ne pas franchir. Toutefois il y a un trou dans le grillage, et je me suis risquée par ici avec mon quatre-heures. J'ai marché longtemps. »

Elle soupira.

« Et elle t'appelle ? Elle est inquiète ?

- Bien sûr. Et je vais revenir. Mais j'ai le temps.

Elle soupira encore.

« Parce qu'elle n'a pas fini de dire mon nom. »

De fait la voix ne cessait pas de jeter dans l'air maintenant plus sombre ces syllabes où les *a* prédominaient, mais où les *i* se faisaient peut-être plus nombreux, parmi d'autres sons qui eux étaient à la fois du vide et du plein, comme quand de l'eau heurte des pierres. Le flux de la voix ne décroissait pas, cependant, plutôt les rives s'en étaient-elles élargies, on sentait bien que l'appel, en sa confiance ou en sa détresse, comment savoir, prenait à témoin tout un horizon de montagnes bleues au-delà de bois très serrés, très verts, entre les cimes desquels émergeaient des frontons, des dômes.

« Ton nom ! dit le petit garçon. C'est ça, ton nom ?

- Oh, il est bien long, c'est vrai, murmura la petite fille. Quand je suis née le roi mon père trouva que j'étais si belle ! Soixante-douze fois plus que Dieu, s'écria-t-il. Et comme le nom de Dieu a soixante-douze syllabes il fallait donc que mon nom en eût soixante-douze fois soixante-douze. C'est au moins ce qu'il pensa pendant la première semaine.

- Ah, et après ? s'exclama le petit garçon en s'asseyant cette fois aux pieds de la petite princesse.

- Après ? Le roi mon père estima que j'étais soixante-douze fois plus belle qu'il ne l'avait cru le premier jour, et qu'il fallait donc que mon nom... »

Et la voilà qui pleure. Dans ses sanglots :

« Mon nom n'en finit jamais, dit-elle. Quand ma nourrice vient me réveiller le matin, cela lui prend si longtemps pour dire mon nom qu'il y a toujours quelque chose pour l'interrompre. Et moi je n'entends donc pas tout mon nom, et je ne sais donc pas tout ce que je suis, c'est comme si elle ne m'avait pas vraiment réveillée, je n'arrive pas à sortir de mon sommeil, c'est mon rêve qui en sort, me prenant avec lui et parfois pour des journées. Je me débarbouille en rêve. Je bois mon verre de lait en rêve, je vais en rêve dans le jardin. En ce moment peut-être que je suis en plein dans mon rêve.

- Je ne veux pas que tu rêves en ce moment, lui répond son ami, car alors je n'existerais pas et j'en serais triste.

- Ah, moi aussi, s'écria la petite princesse. Comment faire pour que tu existes vraiment ?

- On peut attendre qu'elle ait fini, et alors tu seras réveillée, tu te lèves et tu viens marcher avec moi de l'autre côté de la grille. »

Et il ajouta : « tu viendras chez moi. »

Elle le regarde avec intérêt. Mais la voix ne se lassait pas. La princesse ouvrit son panier, en tira deux tartines de pain beurré, du sel dans un cornet de papier, des œufs durs dont il n'y avait plus la coquille. Ils mangèrent cela, et aussi des grappes de raisin, en silence. Ils burent un flacon, ils remirent les verres dans le panier. Il faisait sombre.

« Écoute, dit-il encore, j'ai une idée. Si tu changeais de nom ? Si je t'appelais... ? » Il cherche. « Si je t'appelais... » Il n'ose dire à voix haute le nom qu'il a trouvé, il le murmure pourtant, deux syllabes come c'est le cas pour son nom à lui, deux fois la même syllabe ; elle l'entend, c'est presque sûr. « Qu'en dis-tu ? »

La petite fille secoua la tête, soupira, ses yeux à nouveau se remplirent de larmes. Elle sourit, cependant. Et ouvrit la bouche pour répondre. Mais soudain la voix cessa, d'un seul coup là-bas derrière les arbres. Quel silence, plus profond qu'aucun qu'il y ait jamais dans ce monde ! Le silence de la nature. Le silence de ces vastes vallées que l'on aperçoit sans y être, parce que c'est par la pensée seulement que l'on se porte vers elles, des matins où on est allé très avant, sur des rebords de falaise. Lui, qui était venu de si loin, qui

avait écouté si intensément, il regarda son amie, sa nouvelle amie, sans rien dire. Elle semblait tout ourlée d'une phosphorescence légère. Toutefois, son sourire se dissipait.

« Tu vois bien que l'on m'appelle, dit-elle. C'est le moment de rentrer. »

Elle se leva, ramassa son panier et le flacon, fit au petit garçon la plus gracieuse des révérences, et tourna le dos et disparut derrière les buissons qui étaient noirs maintenant, puisque la nuit tombait de toutes parts sur le monde.

**William Turner (1775-1851), *Le Château de Dolbadern, nord du Pays de Galles (1800)* ; *Le Château de Caernarvon (1800)* ; *Le Château de Caernarvon (1798)* ; *Le Château de Norham à l'aube (1845)*.**



**Gérard de Nerval (1805-1855), ‘Fantaisie’ dans *Petits châteaux de Bohême* (1853)<sup>1</sup>.**

Fantaisie

Il est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber ;  
Un air très-vieux, languissant et funèbre,  
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l’entendre,  
De deux cents ans mon âme rajeunit :  
C’est sous Louis treize... et je crois voir s’étendre  
Un coteau vert que le couchant jaunit,

Puis un château de brique à coins de pierre,  
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,  
Ceint de grands parcs, avec une rivière  
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,  
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...  
Que, dans une autre existence peut-être,  
J’ai déjà vue ! – et dont je me souviens !

**Guillaume Apollinaire (1880-1918), ‘La Loreley’ dans *Alcools* (1913)<sup>2</sup>.**

La Loreley

À Jean Sève.

À Bacharach il y avait une sorcière blonde  
Qui laissait mourir d’amour tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l’évêque la fit citer

<sup>1</sup> Gérard de Nerval, ‘Fantaisie’, *Petits châteaux de Bohême* dans *Les Chimères*, Paris, Gallimard, « Poésie », 2005, p. 28-29.

<sup>2</sup> Guillaume Apollinaire, ‘La Loreley’, *Alcools*, *op.cit.*, p. 99-101.

D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté

Ô belle Loreley aux yeux pleins de pierreries  
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits  
Ceux qui m'ont regardé évêque en ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries  
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes ô belle Loreley  
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Évêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge  
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège

Mon amant est parti pour un pays lointain  
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien

Mon cœur me fait si mal il faut bien que je meure  
Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon cœur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là  
Mon cœur me fit si mal du jour où il s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances  
Menez jusqu'au couvent cette femme en démence

Va-t'en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants  
Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc

Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre  
La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme des astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut  
Pour voir une fois encore mon beau château

Pour me mirer une fois encore dans le fleuve  
Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés  
Les chevaliers criaient Loreley Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle  
Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle

Mon cœur devient si doux c'est mon amant qui vient  
Elle se penche alors et tombe dans le Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley  
Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

**Charles Baudelaire (1821-1867), 'Spleen' dans *Les Fleurs du mal* (1857)<sup>1</sup>.**

#### LXXVIII. Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées

---

<sup>1</sup> Charles Baudelaire, 'LXXVIII. Spleen', « Spleen et idéal », *Les Fleurs du mal*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1996, p. 113.

D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

– Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

**Paul Éluard (1895-1952), 'Baigneuse du clair au sombre' dans *Capitale de la douleur* (1926)<sup>1</sup>.**

L'après-midi du même jour. Légère, tu bouges et, légers, le sable et la mer bougent.

Nous admirons l'ordre des choses, l'ordre des pierres, l'ordre des clartés, l'ordre des heures. Mais cette ombre qui disparaît et cet élément douloureux, qui disparaît.

Le soir, la noblesse est partie de ce ciel. Ici, tout se blottit dans un feu qui s'éteint.

Le soir. La mer n'a plus de lumière et, comme aux temps anciens, tu pourrais dormir dans la mer.

**Yves Bonnefoy (1923-2016), 'Vrai nom' dans *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* (1953)<sup>2</sup>.**

Vrai nom

Je nommerai désert ce château que tu fus,  
Nuit cette voix, absence ton visage,  
Et quand tu tomberas dans la terre stérile  
Je nommerai néant l'éclair qui t'a porté.

Mourir est un pays que tu aimais. Je viens

---

<sup>1</sup> Paul Éluard, 'Baigneuse du clair au sombre', « Nouveaux poèmes », *Capitale de la douleur*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1966, p. 95.

<sup>2</sup> Yves Bonnefoy, 'Vrai nom', « Derniers gestes », *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* dans *Poèmes*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1982, p. 73.

Mais éternellement par tes sombres chemins.

Je détruis ton désir, ta forme, ta mémoire,

Je suis ton ennemi qui n'aura de pitié.

Je te nommerai guerre et je prendrai

Sur toi les libertés de la guerre et j'aurai

Dans mes mains ton visage obscur et traversé,

Dans mon cœur ce pays qu'illumine l'orage.

**Arthur Rimbaud (1854-1891), 'Chanson de la plus haute tour' dans *Poésies* (1872)<sup>1</sup>.**

Chanson de la plus haute tour

Oisive jeunesse

À tout asservie,

Par délicatesse

J'ai perdu ma vie.

Ah ! Que le temps vienne

Où les cœurs s'éprennent.

Je me suis dit : laisse,

Et qu'on ne te voie :

Et sans la promesse

De plus hautes joies.

Que rien ne t'arrête,

Auguste retraite.

J'ai tant fait patience

Qu'à jamais j'oublie ;

Craintes et souffrances

Aux cieux qui sont parties.

Et la soif malsaine

Obscurcit mes veines.

---

<sup>1</sup> Arthur Rimbaud, 'Chanson de la plus haute tour', *Poésies 1872* dans *Poésies*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1999, p. 155-156.

Ainsi la Prairie

À l'oubli livrée,

Grandie, et fleurie

D'encens et d'ivraies,

Au bourdon farouche

De cent sales mouches.

Ah ! Mille veuvages

De la si pauvre âme

Qui n'a que l'image

De la Notre-Dame !

Est-ce que l'on prie

La Vierge Marie ?

Oisive jeunesse

À tout asservie

Par délicatesse

J'ai perdu ma vie.

Ah ! Que le temps vienne

Où les cœurs s'éprennent !